



Lettre de Moscou

SOMMAIRE

Editorial	1
Le lieu du rêve	2
Rêve-raison?	3
Rêve insensé?	4
Moscou, ville du futur	4

La *Lettre de Moscou* est éditée par la Fondation CRES, Centre de Recherches Entreprises et Sociétés.
Adresse: 28 Chemin du Petit-Saconnex, CH-1209 Genève,
Tél. 022/733 7000, Fax 022/733 73 64
E-mail info@cres.ch, www.cres.ch.
Directeur de la publication: Patrick GANTES.
Copyright. Reproduction strictement interdite, y compris photocopies.
Autres publications: *Nouveaux Mondes* revue trimestrielle, *Le pétrole et le gaz russes*; *Moscou, Capitale des Réformes*, *Il venait de la Ville noire*, N. Dastakian.

EDITORIAL

Moscou, la Russie et le Monde "Entre rêve et réalité"

Pour les « experts » en olympisme qui font leur apparition tous les quatre ans, il n'y aucun doute : c'est au tour de l'Europe d'organiser les Jeux Olympiques de 2012. Et comme Londres et Paris sont les villes qui incarnent le mieux l'esprit européen, elles sont logiquement favorites. Exit : Madrid, Moscou et New York qui ne sont pas suffisamment « européennes ».

En ce qui concerne l'année 2005, il y a de fortes chances pour que les historiens la désignent comme la date symbole d'une période charnière dans laquelle une fraction de l'électorat européen aura remis en question le sens de ses institutions, pour ne pas dire des finalités de son organisation. Une chose est sûre : c'est le moment où nombre d'idées reçues et d'idéologies devraient être mises au placard...

La Russie est-elle européenne ? Si l'on prend en compte les facteurs religieux, historique et culturel, on constatera qu'elle l'est très certainement plus que la Turquie. Certes, depuis plusieurs siècles, écrivains, historiens et philosophes s'interrogent sur le fait de savoir si la Russie est en Europe ou en Asie. Le débat est intéressant mais il reste largement théorique. Dans une grande mesure, la Russie est parfaitement européenne, jusque dans son Extrême-Orient.

Toutes proportions gardées, on peut se poser une question similaire à propos de Moscou: la capitale russe est-elle encore en Russie ? Des commentateurs, plus ou moins bien intentionnés, opèrent une double démarche. Tout d'abord, disent les uns, Moscou supporte le fardeau de tous les péchés de la Fédération de Russie. Ensuite, ajoutent les autres, si progressé il y a, c'est au détriment du reste de la Fédération.

En réalité, Moscou est bien en Russie. Les numéros précédents de la *Lettre* ont montré comment la ville avait su faire fructifier son héritage et préserver son authenticité. Son essor ne l'empêche pas de jouer un rôle de locomotive pour les autres régions et villes du pays. Moscou est la porte d'entrée principale d'une Russie qui entend occuper la place qui lui revient au sein d'un système mondial en pleine recomposition.

C'est par Moscou que le monde passe pour atteindre la Russie et la plupart des pays de la CEI. C'est à Moscou que se trouvent les sièges des grandes entreprises, que sont rassemblées la plupart des sociétés de services. Enfin, c'est à Moscou que résident le pouvoir politique et l'administration fédérale.

Consciente de ses responsabilités, Moscou a une ambition : figurer dans le groupe restreint des villes mondiales au même titre que Londres, New York ou Tokyo. C'est en ce sens que l'on doit envisager l'acte de candidature de Moscou à l'organisation des Jeux Olympiques de 2012.

Rivaliser avec les principales villes du monde n'est pas une mince affaire, et la compétition à laquelle Moscou a participé aura montré à la communauté internationale qu'elle était une réalité avec laquelle il fallait de plus en plus compter. C'est pourquoi, quelle que soit l'issue du vote de Singapour, le projet global de la capitale russe est bien parti.

Le lieu du rêve

Moscou heureuse, tel est le titre d'un court roman du grand écrivain Andreï Platonov¹. *Moscou heureuse*, que l'on pourrait tout aussi bien traduire par « Moscou chanceuse ». Dans le roman de Platonov, « Moscou », est le prénom de l'héroïne, née de la révolution et appelée à construire l'utopie du « paradis sur terre ». La jeune Moscou est, dans les années vingt, une « femme volante », une parachutiste qui, dans les années trente, « dégingole » brusquement dans le réel, et même plus bas, puisqu'elle travaille à la construction du métro de la capitale.

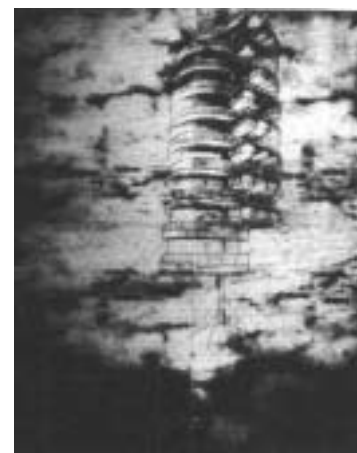
Avec *Moscou heureuse*, Andreï Platonov fait écho au roman (antérieur) d'un de ses contemporains, Boris Pilniak, texte qui porte le nom de son principal personnage : *Ivan Moskva* (« Ivan Moscou »). Pour Boris Pilniak, la période qui suit immédiatement la révolution de 1917 est exceptionnelle, comparable seulement « à celle où l'homme apprit à maîtriser le feu. »² L'humanité se retrouve nue comme au premier jour, mais le monde est neuf. Tout est à faire, à construire, certes au prix de mille difficultés et épreuves. Les idées les plus folles sont à l'ordre du jour, et nul ne doute, alors, qu'elles se réaliseront.

Le même Boris Pilniak, dans un autre récit daté de 1924 et intitulé *La Débâcle*³, écrit : les journaux russes du printemps 1924 affirment que le 4 juillet, « on tirera sur la lune et qu'on espère bien, d'ici quelque temps, y expédier aussi des gens » ; qu'à Moscou, au congrès des chirurgiens et thérapeutes, des communications ont été faites selon lesquelles on parviendrait bientôt à « congeler un homme vivant à cent degrés au-dessous de zéro » et qu'on oublierait alors « jusqu'au souvenir du typhus, de la syphilis, de toutes les maladies honteuses et contagieuses, car aucune bactérie ne supporterait le froid dans lequel serait plongé l'homme... »

Quelques années plus tard, en 1929, Boris Pilniak fera dire à ses héros utopistes du roman *L'Acajou* : « Nous sommes tombés du ciel »⁴. Mais un héros d'Andreï Platonov, dans *Moscou heureuse*, roman postérieur à *L'Acajou*, rêve encore, une nuit, l'utopie comme « l'été du monde ».

La révolution est vécue par Platonov, Pilniak et tant d'autres comme la mort du temps, donc la mort de la mort. Même déçus, les auteurs et leurs personnages espèrent malgré eux et voient dans Moscou la ville de tous les possibles. Bojko, héros vieillissant de *Moscou heureuse*, passe ses nuits à écrire à des correspondants disséminés à travers la planète. Pour lui, comme pour la plupart des héros de Platonov, Moscou elle-même n'a de valeur qu'en tant que « ville universelle ».

Quelques années plus tôt, Boris Pilniak, dans une nouvelle intitulée *Un grand cœur*⁵, montrait que par le « regard étranger », en l'occurrence celui d'un Anglais capitaliste, la Moscou des années vingt perdait, aux yeux des Russes, ses airs petit-bourgeois et redevenait le lieu du rêve. Le lieu du rêve, telle est en effet, de tout temps, Moscou, inimitable mélange de tradition tranquille et de futurisme effréné. Un économiste des années vingt, auteur de fiction sous le nom d'Ivan Kremniou, ne situait-il pas dans la vieille capitale russe son « utopie paysanne » ?⁶ Moscou y demeurait le gros bourg paisible qu'elle a toujours été, mais les techniques les plus modernes – maîtrise des éléments, du climat, notamment – en faisaient une terre de cocagne, une ville-jardin où la vie était douce.



Krutikov : Ville volante, Vkhutein, 1928

L'utopie s'est définitivement effondrée en 1991. Le symbole de l'effondrement aura été, à Moscou du moins, le déboulonnage des statues. La Russie tout entière est retombée sur terre voire plus bas, à l'instar de l'héroïne platonovienne. La chute a été rude.

Réaliste, pragmatique, sans rien perdre de sa bonhomie coutumière, Moscou n'a pas oublié les leçons de l'Histoire et a commencé depuis longtemps à tirer son épingle du jeu. Car, si Moscou refuse de s'envoler vers les sphères du déréel dont elle a saisi le danger, elle n'en a pas pour autant perdu sa capacité à rêver.

L'utopie s'est définitivement effondrée en 1991. Le symbole de l'effondrement aura été, à Moscou du moins, le déboulonnage des statues. La Russie tout entière est retombée sur terre voire plus bas, à l'instar de l'héroïne platonovienne. La chute a été rude.

Réaliste, pragmatique, sans rien perdre de sa bonhomie coutumière, Moscou n'a pas oublié les leçons de l'Histoire et a commencé depuis longtemps à tirer son épingle du jeu. Car, si Moscou refuse de s'envoler vers les sphères du déréel dont elle a saisi le danger, elle n'en a pas pour autant perdu sa capacité à rêver.

¹ Andreï Platonov, *Moscou heureuse*, Robert Laffont, Paris, 1996.

² Boris Pilniak, *Ivan Moskva*, L'Age d'Homme, Lausanne, p. 16

³ Non traduit en français.

⁴ Boris Pilniak, *L'Acajou*, L'Age d'Homme, Lausanne

⁵ Non traduit en français.

⁶ Ivan Kremniou / Tchaïanov, *Le Voyage de mon frère Alexis au pays de l'utopie paysanne*, L'Age d'Homme, Lausanne.

Rêve-raison?

Moscou a subi, au fil du temps soviétique, de nombreuses transformations qui n'ont pas toujours été des plus heureuses. De nombreux monuments ont été détruits, des quartiers entiers dévastés (nous n'en voulons pour exemple que le vieux quartier de l'Arbat), conséquence de la mégalomanie de certains dirigeants.

Depuis un peu plus de dix ans, il semble que Moscou - à tout le moins ses responsables - ait recouvré la raison. Des pans entiers de la ville ont été restaurés et il n'est pas question pour l'actuelle équipe municipale de se lancer dans des projets insensés, tel celui de Le Corbusier qui envisageait, il y a près d'un siècle, de raser la capitale russe pour la reconstruire « à côté ».

On pourra regretter - question de goût - l'enthousiasme suscité auprès des décideurs moscovites par les réalisations du sculpteur Tsérételli, notamment son Pierre le Grand : le fondateur de Saint-Pétersbourg n'a rien à faire, en effet, dans cette ville de Moscou qu'il abhorrait. De la même façon, on pourra se demander s'il était bien nécessaire de reconstruire à l'identique la « pièce montée » qu'est le Temple du Christ-Sauveur. Dans ce dernier cas de figure, c'est le symbole qui compte, de même que la volonté des dirigeants d'affirmer que le temps des destructions bolcheviques est révolu.

Moins visibles, peut-être, mais autrement plus nombreux sont les bâtiments restaurés, les quartiers qui retrouvent leur ancienne image, sans pour autant que la capitale russe prenne des allures passéistes. Il reste, bien sûr, les « gratte-ciel » staliniens; cependant, mais ils paraissent aujourd'hui tellement « kitsch » qu'on leur pardonne presque leur encombrante existence, sans compter qu'ils sont chargés de toute l'histoire complexe de la rivalité entre les Etats-Unis et l'Union soviétique.

Aujourd'hui, c'est à New York que se rend le responsable de l'urbanisme pour la mairie de Moscou, Vladimir Ressine, afin de s'entretenir avec ses homologues américains sur la construction de nouveaux gratte-ciel. La capitale russe a en effet besoin d'immeubles de grande hauteur. Elle ne peut indéfiniment s'agrandir à l'horizontale, et doit repenser sa verticale. Pas question, toutefois, pour la mairie de Moscou de mutiler la ville. Le projet prévoit de reprendre la grande caractéristique du plan de Moscou, ses « anneaux » et d'en ajouter un, extérieur au centre historique, afin d'y héberger les « nouveaux monstres ». Détail non négligeable : pour Vladimir Ressine, si les Moscovites peuvent obtenir auprès des New-yorkais de judicieux conseils techniques, ils ont en revanche un gros avantage sur nombre de grandes villes du monde : l'argent. C'est, assure Vladimir Ressine, ce qui manque le moins à Moscou*.

* Voir *Dielovyié lioudi*, avril 2004, pp. 91-93.

Rêve insensé?

Avant même la révolution, au début du XX^e siècle, fleurissait en Russie l'utopie de l'éternelle jeunesse et de l'immortalité, utopie que l'on entendait bien concrétiser. Le médecin et révolutionnaire Bogdanov mourait ainsi, suite à des expériences de transfusion effectuées sur lui-même. Moins tragiquement et un peu plus avant dans le temps, le philosophe Nikolaï Fiodorov appelait l'humanité à s'unir en vue de ressusciter – physiquement – les « ancêtres », autrement dit toutes les générations passées. Là encore, ce rêve – insensé ? – avait des aspects pragmatiques : Fiodorov, qui ne doutait pas que la science parviendrait un jour à « ressusciter les ancêtres », avait déjà prévu la conquête spatiale pour « loger tout le monde ». Son rêve, via son disciple, le savant soviétique Tsiolkovski, allait donner naissance à la cosmonautique soviétique.

Moscou qui, en l'occurrence, est presque la quintessence de la Russie, abrite toujours de ces savants que l'on peut qualifier de « fous » et qui continuent de rêver d'immortalité. Un récent numéro du magazine *Dielovyié lioudi*, réservé aux très sérieux hommes d'affaires, proposait une interview du docteur Rouslan Boukhov, spécialiste de gérontologie, dans laquelle ce dernier affirmait que la vieillesse n'était, au fond, qu'une maladie comme une autre, ce qui impliquait qu'elle pouvait être « soignée »*. On objectera qu'il faut encore trouver le remède miracle. Le docteur Boukhov, toutefois, a déjà mis au point un programme permettant d'allonger considérablement, dit-il, la durée de la vie.

Après des études classiques de médecine en Russie, le docteur Boukhov a éprouvé le besoin de ne pas s'en tenir à ce qu'on lui avait appris en faculté. Il s'est alors intéressé de très près aux médecines orientales, et ses traitements allient aujourd'hui conceptions occidentale et orientale de la médecine. Une fois de plus, la Russie, de par sa position géographique et historique, se veut le point de rencontre entre l'Est et l'Ouest.

Le plus frappant de l'histoire est que le docteur Boukhov bénéficie du soutien, y compris financier, des autorités, locales et fédérales. Le rêve, on le voit, a toujours droit de cité en Russie et à Moscou.

* Voir «La philosophie du docteur Boukhov», *Dielovyié lioudi*, octobre 2004.

La vie quotidienne à Moscou n'est pas simple, loin de nous l'idée de prétendre le contraire. Si la pauvreté d'une partie de la population est réelle, on note toutefois, depuis très peu de temps, un progrès dont on ne peut qu'espérer qu'il continuera.

En dépit des difficultés, il y a, dans l'atmosphère moscovite un dynamisme, un enthousiasme, une sorte de « folie » aussi qui rendent la ville très attrayante. Nombreux sont les étrangers qui s'y installent, parce qu'ils y trouvent une possibilité de gagner de l'argent et d'entreprendre, ce qui n'est pas souvent le cas dans la vieille Europe endormie. Les jeunes, notamment, qui ne se voient aucun avenir en Europe, optent souvent pour la Russie (et plus seulement pour les Etats-Unis) où ils se sentent au « cœur de l'action ». Ils ont en effet l'impression, non seulement que l'histoire et l'avenir se créent sous leurs yeux, mais qu'ils en sont eux-mêmes les acteurs. Et ne parlons pas des jeunes entrepreneurs russes qui n'envisagent plus du tout, comme il y a quelque temps, de partir à l'étranger.

Signalons qu'après plusieurs années de « laisser-aller », la municipalité de Moscou œuvre aujourd'hui pour la « transfiguration » de l'Université. On est frappé par les améliorations d'ores et déjà réalisées dans les équipements, domaine où l'université de Moscou l'emporte à présent haut la main sur des universités européennes plus anciennes et, pourrait-on croire, plus prestigieuses, telles que la Sorbonne, pour n'en citer qu'une.

La nouvelle bibliothèque universitaire en construction à Moscou laisse bien augurer de la suite. Ajoutons que le quartier de l'Université tout entier est en pleine transformation. Là encore, le dynamisme de la ville et de son équipe dirigeante saute aux yeux.

Alors qu'une ville telle que Berlin, sur laquelle on fondait les plus grands espoirs pour être, compte tenu de son histoire, une sorte de trait d'union entre l'est et l'ouest de l'Europe, connaît aujourd'hui un véritable fiasco économique et financier, Moscou, tournée vers sa jeunesse, ouverte aux idées nouvelles, économiquement et financièrement stable, refusant le vide de l'idéologie et de son discours au profit de la *Realpolitik* (au contraire, paradoxalement, de l'Europe et des Etats-Unis), apparaît de plus en plus comme la ville de l'avenir.

Moscou, ville du futur